



## Esclavages & Post-esclavages

Slaveries & Post-Slaveries

4 | 2021

Lire et narrer le post-esclavage

---

### Lúcio de SOUSA, *The Portuguese Slave Trade in Early Modern Japan. Merchants, Jesuits and Japanese, Chinese, and Korean Slaves*

Guillaume Carré

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/slaveries/3641>

DOI : [10.4000/slaveries.3641](https://doi.org/10.4000/slaveries.3641)

ISSN : 2540-6647

#### Éditeur

CIRESC

#### Référence électronique

Guillaume Carré, « Lúcio de sousa, *The Portuguese Slave Trade in Early Modern Japan. Merchants, Jesuits and Japanese, Chinese, and Korean Slaves* », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 4 | 2021, mis en ligne le 10 mai 2021, consulté le 11 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/3641> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/slaveries.3641>

---

Ce document a été généré automatiquement le 11 mai 2021.



Les contenus de la revue *Esclavages & Post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Lúcio de SOUSA, *The Portuguese Slave Trade in Early Modern Japan. Merchants, Jesuits and Japanese, Chinese, and Korean Slaves*

Guillaume Carré

---

## RÉFÉRENCE

Lúcio de SOUSA, *The Portuguese Slave Trade in Early Modern Japan. Merchants, Jesuits and Japanese, Chinese, and Korean Slaves*, Leiden / Boston, Brill, 2019, 594 p., ISBN : 978-90-04-36580-3, 65 €.

- 1 Pendant longtemps en Europe et en Amérique du Nord, les recherches sur l'arrivée des Occidentaux au Japon et la présence ibérique dans l'archipel aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles sont demeurées largement tributaires des sources jésuites et se sont cantonnées à deux questions principales : l'introduction du christianisme dans l'archipel, surtout, et celle des arquebuses. Jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, les travaux des historiens occidentaux n'ont guère dialogué avec les résultats, pourtant riches, de leurs collègues japonais, et c'est tout récemment qu'une interaction entre les deux historiographies a renouvelé des problématiques qui tournaient en rond.
- 2 Ce mouvement de fond a permis une relecture des sources ecclésiastiques ou des récits de voyage, portée par une exploration de plus en plus poussée des fonds laissés par les Portugais et les Espagnols en Asie ou sur le pourtour du Pacifique. Les chercheurs ont ainsi été amenés à s'en servir comme des points d'appui pour établir des liens entre les investigations sur les débuts de la présence occidentale en Extrême-Orient et l'histoire mondiale rénovée de ces dernières décennies, mais aussi avec des problématiques ou des débats développés initialement dans le cadre de l'histoire atlantique et de la colonisation des Amériques. C'est dans ce courant que s'inscrit le livre de Lúcio de

Souza, maître de conférences à l'université des langues étrangères de Tokyo. L'auteur s'est intéressé à une face sombre du négoce des Portugais en Asie : ceux-ci ne trafiquaient pas seulement des épices, de la soie chinoise ou de l'argent japonais, mais aussi des hommes et des femmes. En soi, la détention et le commerce d'esclaves par les Européens dans cette région du monde à partir du XVI<sup>e</sup> siècle ne constituent pas une découverte : c'est une réalité connue depuis longtemps, en particulier pour le Japon, où elle a pesé dans les relations entre Portugais et dirigeants locaux. Ceci dit, force est de constater que les modalités de cette traite asiatique attendaient toujours des études qui nous donneraient une idée plus précise de ces populations serviles.

- 3 De Souza a donc entrepris de traquer les indices épars du commerce d'esclaves pratiqué par les Portugais, au sein d'un corpus de textes impressionnant, tant par sa masse que par sa diversité : récits de voyage, correspondances, rapports, pièces judiciaires, registres, etc., qui nous fait voyager dans le monde entier. Cependant, le choix de l'ouest du Japon (Nagasaki et l'île de Kyūshū) comme centre de gravité de cette recherche fait passer au second plan d'autres places essentielles des réseaux portugais dans les mers d'Asie, comme Goa ou Malacca, où l'esclavage était présent, d'ailleurs avant même l'arrivée des Européens. Pour autant, ce choix s'explique pleinement si l'on considère que c'est l'accès au Japon qui a permis aux Portugais de se lancer véritablement dans la traite en Extrême-Orient. Car en Inde, dans le Sud-Est asiatique ou en Chine, où ils étaient confinés de façon plus ou moins précaire dans des comptoirs, les restrictions imposées par les autorités locales ou la mainmise d'autres réseaux sur le trafic d'êtres humains, n'offraient guère d'opportunités aux marchands portugais de chercher fortune dans ce commerce.
- 4 Dans les quatre premiers chapitres, l'ouvrage de Lúcio de Souza suit de façon chronologique la progression des Portugais en mer de Chine, leur enracinement progressif dans l'ouest de l'archipel japonais, et le développement parallèle de leurs réseaux commerciaux, dont la traite des esclaves ne fut qu'un des aspects et un effet collatéral. Car il est bien entendu que les Européens ne sont pas venus en Asie pour y chercher en priorité des esclaves. Néanmoins, l'habitude d'employer une main-d'œuvre servile était déjà solidement implantée chez les Portugais qui s'aventurèrent dans les mers asiatiques : en témoigne la présence de serviteurs d'origine africaine qu'ils emmenèrent avec eux un peu partout, jusque chez ces Japonais qui les firent figurer sur leurs paravents aux côtés de leurs maîtres, comme des symboles de l'exotisme de ces « barbares du sud ». L'implantation en Extrême-Orient posait donc le problème de la fourniture de cette main-d'œuvre contrainte : c'est pourquoi les Portugais, dès leur arrivée sur les côtes chinoises, se montrèrent très intéressés par la possibilité d'y acheter des êtres humains.
- 5 De Souza dresse des profils d'hommes et de femmes au service des Portugais, ce qui nous donne une idée des tâches auxquelles ils étaient affectés : à l'évidence, on a affaire, principalement, à un esclavage domestique, conséquence des conditions d'existence particulières des Européens expatriés. Pour ces derniers – et c'était d'ailleurs le cas un peu partout dans les sociétés d'Asie avec lesquelles ils entraient en contact –, le rang social d'un individu se mesurait au nombre de dépendants à son service, et qui lui servaient éventuellement d'escorte. Outre le personnel nécessaire au fonctionnement d'un négoce, il n'était donc pas question de se passer de domestique, à moins de passer pour un gueux. Or la plupart des établissements portugais en Asie, limités le plus souvent à quelques étroites bandes de terres littorales sans autorité sur

l'arrière-pays, n'offraient pas les mêmes possibilités de recrutement que les villages de la péninsule Ibérique : par conséquent, c'est l'esclavage qui répondait à ce besoin, fournissant des domestiques contraints de suivre leurs maîtres dans leurs aventures. L'auteur souligne d'ailleurs que les indices de l'existence de ces serviteurs forcés, hommes ou femmes, sont peu explicites car ceux-ci n'apparaissent le plus souvent que sous des appellations d'apparence banale (« garçon », « fille »). En effet, acheter des esclaves pour tenir lieu de serviteurs était profondément ancré dans les mœurs : de Souza fait ainsi mention d'esclaves, d'origine africaine notamment, qui en acquéraient pour leur propre compte.

- 6 Les esclaves masculins pouvaient aussi servir d'hommes de main pour les marchands et aventuriers européens ; ils étaient parfois employés pour étoffer non seulement les suites et les escortes, mais aussi les équipages des navires. La présence de Japonais dans des listes d'équipages à Acapulco ou sur des testaments à Séville avait déjà été relevée<sup>1</sup> et l'ouvrage de Lúcio de Souza suggère que certains d'entre eux pourraient avoir été esclaves, à un moment ou à un autre. Qu'il s'agisse de constituer une suite permettant de tenir son rang, de se doter de gardes du corps pour affronter les périls d'une vie d'aventures, ou encore de s'assurer le renfort de marins ou de manœuvres bien obligés de suivre leur maître jusqu'au bout du monde, l'achat d'esclaves permettait donc de surmonter les problèmes de recrutement inhérents à la navigation au long cours et à l'implantation dans des terres lointaines, outre l'exutoire que ces femmes ou ces hommes pouvaient procurer aux besoins sexuels et affectifs de leurs propriétaires. Ainsi, la vente et l'exportation d'êtres humains virent naturellement leur marché croître et s'étendre au fur et à mesure que se développait la présence portugaise en Asie, et ces commerçants ne pouvaient laisser passer une telle opportunité d'accroître leur fortune.
- 7 De Souza distingue quatre phases principales dans l'essor du trafic d'esclaves pratiqué par les Portugais en Asie orientale. Lorsqu'ils atteignirent les mers de Chine, c'est tout d'abord par leurs contacts avec la piraterie sino-japonaise, accoutumée aux rapt et à l'asservissement de captifs, que les Portugais acquirent leurs premiers contingents (chap. 1). Par la suite (chap. 2), leur implantation sur l'île japonaise de Kyūshū, soutenue par l'influence qu'y exerçaient les jésuites et le christianisme, facilita l'approvisionnement en main-d'œuvre servile, à une époque où les guerres féodales fournissaient en abondance des lots de prisonniers tombés en servitude – outre les miséreux qui se livraient eux-mêmes ou qui vendaient un membre de leur famille, pour tenter d'échapper à leur sort. Avec la mise en place d'une liaison commerciale régulière entre Macao et Nagasaki, l'achat d'êtres humains permit aux marchands portugais de rentabiliser encore davantage le voyage de retour du Japon. La traite ne cessa de gagner en importance, non sans susciter quelques débats parmi les jésuites, pourtant eux-mêmes possesseurs d'esclaves. De Souza s'en fait l'écho dans son huitième et ultime chapitre, où ces controverses sont examinées en détail, ainsi que leur influence sur la législation des puissances coloniales.
- 8 Après la conquête de Kyūshū en 1587 par Toyotomi Hideyoshi, puis la réunification du Japon sous son autorité en 1590, le nouveau régime voyait d'un mauvais œil la déportation de sujets japonais par les Européens, et les tensions qui en résultèrent fragilisaient les positions de ces derniers et celles des chrétiens dans l'archipel. C'est l'une des raisons qui occasionnèrent des débats au sein du milieu ecclésiastique. Cependant, les tentatives d'invasion de la Corée par le Japon en 1592 et 1597

procurèrent des masses de captifs coréens vendus à vil prix à Nagasaki, au point que le marchand italien Carletti en acheta un comme souvenir et le ramena en Europe (où il fut portraituré par Rubens). Cette période est traitée dans le troisième chapitre. Le Japon, à la toute fin du XVI<sup>e</sup> siècle, semblait donc en passe de devenir la plaque tournante d'une traite esclavagiste de grande ampleur, tandis que l'implantation d'une colonie espagnole aux Philippines promettait un marché lucratif pour les marchands d'esclaves. Mais en réalité, la réinstallation d'un pouvoir politique fort au Japon consacra le déclin rapide de cette activité. Le shogounat des Tokugawa, soucieux, entre autres choses, d'assurer la stabilité de la main-d'œuvre agricole, poursuivit résolument la politique de Toyotomi Hideyoshi en prohibant l'esclavage, y compris à l'intérieur de l'archipel. Les marchands Portugais, de plus en plus suspects et étroitement contrôlés par les autorités japonaises, finirent par perdre tout moyen d'action, jusqu'à leur expulsion décrétée en 1639, dans le sillage de la politique de répression du christianisme (chap. 4).

- 9 Parvenu ici à la moitié de son livre, de Souza, une fois achevé le déroulé chronologique de la période concernée, adopte un exposé plus thématique, en s'intéressant d'abord aux modalités concrètes de la traite dans le cinquième chapitre. Il tente de décrire les divers acteurs du trafic, comme les fournisseurs locaux d'esclaves, mais il ne peut écrire grand-chose sur ces Japonais ou ces Chinois partenaires en affaires des Portugais qui demeurent très mal connus, tant les sources qu'il utilise restent peu loquaces à leur sujet. Il tente aussi d'évaluer quelles pouvaient être les capacités de chargement en esclaves des navires européens, dans une comparaison implicite avec la traite atlantique ; mais là encore, les résultats, faute de renseignements suffisamment précis et substantiels, s'avèrent plutôt nébuleux ou peu probants. Les données parcellaires recueillies par l'auteur ne permettent pas de reconstruire des estimations chiffrées fiables, ce qui n'ôte d'ailleurs rien à l'intérêt de sa recherche, qui se penche aussi sur l'implication de la société de Jésus dans ce commerce et sur sa légitimation, montrant au passage les liens entre asservissement et conversion au christianisme.
- 10 Ce siècle de traite eut pour conséquence de projeter des Japonais dans les espaces impériaux mondialisés des couronnes portugaise et espagnole, en Asie maritime bien sûr, mais aussi en Amérique, en Afrique et en Europe : de Souza consacre ses sixième et septième chapitres aux traces laissées par ces Japonais dispersés un peu partout sur la planète. Il élargit son propos à cette occasion, en ne le limitant plus à la seule servitude, et s'intéresse aux mercenaires japonais embauchés par les Portugais et les Espagnols, aux chrétiens, aux marchands : bref à tous ces Nippons, Chinois ou Coréens, dont il suit la trace dans les endroits les plus inattendus de l'Ancien et du Nouveau Monde. Mais qu'ils se soient retrouvés à Macao, à Lima ou en Espagne, libres, serviteurs ou affranchis, ces Asiatiques se fondirent alors dans la société cosmopolite des diasporas de l'empire mondial des Habsbourg. L'auteur retrace quelques destins étonnants, comme celui d'un ancien esclave japonais des jésuites devenu frère franciscain, ou celui d'un serviteur coréen qui secondait à Manille ses maîtres *conversos* dans le trafic de fausses reliques.
- 11 L'une des particularités de la structure de l'ouvrage, et qui explique aussi son aspect volumineux, est que chaque partie est suivie de la liste des esclaves japonais, coréens, chinois ou originaires d'autres pays d'Asie, que les patientes recherches de l'auteur ont exhumés du néant. Nul ne saurait prétendre à l'exhaustivité dans ce type de travail, mais on ne peut être qu'impressionné par cet inventaire d'hommes et de femmes,

anonymes ou non, pour lesquels ont été parfois conservées quelques bribes biographiques, et qui constitue à n'en pas douter une véritable mine pour toute recherche sur les premiers contacts entre Européens et Japonais. Les enquêtes de Souza offrent un éclairage nouveau sur une arrivée de Japonais en Europe bien plus précoce qu'on ne l'imagine d'habitude lorsqu'on se focalise sur les envois d'ambassades : elles révèlent une présence souterraine apportée par les navires ibériques avec les premiers objets japonais, éventails ou paravents, qui pénétraient alors les sociétés occidentales.

- 12 On l'aura compris, l'ouvrage de Lúcio de Souza est appelé à devenir un jalon important dans une compréhension renouvelée de l'action des réseaux portugais en Asie, et du rôle qu'y joua un Japon en rapide mutation. Cette étude précise et documentée apporte des éclaircissements inédits sur la question de la traite des esclaves depuis l'archipel, si cruciale dans les relations entre les nouvelles autorités japonaises qui imposèrent la fin des guerres féodales d'une part, et les puissances ibériques et les missionnaires catholiques d'autre part. On aurait peut-être souhaité que l'auteur, sur sa lancée, élabore en conclusion quelques hypothèses sur les causes profondes qui contrarièrent l'expansion de la traite en Asie maritime – comparée à celle de l'espace atlantique –, alors que ne manquaient ni les entrepreneurs, ni les zones potentielles de consommation, aux Philippines ou plus tard à Java. Le parallèle possible que l'auteur évoque entre cette première traite et celle des *coolies* au XIX<sup>e</sup> siècle, mériterait d'être creusé. Mais c'était là sans doute dépasser le cadre que le chercheur avait fixé à ses travaux.
- 13 En revanche, on peut regretter que, se focalisant sur des sources primaires, mais aussi secondaires, en langue occidentale, l'auteur n'ait pas plus exploité les résultats d'une recherche japonaise déjà longue, sur les pratiques esclavagistes dans l'archipel ou à ses marges à la fin de la période médiévale et au XVII<sup>e</sup> siècle. Il en cite pourtant certains représentants dans sa bibliographie : on y lit ainsi le nom de Murai Shōsuke, qui a étudié cette question dans le cadre de la piraterie japonaise, mais on s'étonne de ne pas trouver plus de mentions de travaux sur l'asservissement et la vente de captifs lors des guerres féodales dans l'archipel (comme ceux de Fujiki Hisashi, par exemple). L'auteur reste allusif sur ces pratiques locales ; pourtant, les exposer plus précisément aurait permis aux lecteurs peu au fait de l'histoire sociale japonaise, de se familiariser avec un contexte insulaire initial où la vente des êtres humains ne semble pas avoir été rare, et où les relations de dépendance et de sujétion se distinguaient souvent mal de la servitude, avant que l'emploi salarié et la domesticité à gage ne prennent leur essor sous les Tokugawa : bref des conditions qui, jointes à l'anarchie politique, offraient aux trafiquants d'esclaves portugais un terreau favorable pour leurs affaires. Corréler davantage cette histoire de la servitude au Japon, avec l'action des Portugais et leurs pratiques esclavagistes, aurait mieux fait ressortir, non seulement les particularités de ces dernières, mais aussi les raisons pour lesquelles cet archipel, à la fin du Moyen Âge, leur permit de se déployer. Comme je l'ai évoqué au début de cette recension, profiter davantage des apports de l'historiographie japonaise sur ces questions d'asservissement, ne nuira certainement pas à l'enrichissement de ces problématiques.
- 14 Un dernier point, qui pourra sembler un détail, mais qui n'en demeure pas moins un symptôme préoccupant des ravages du politiquement correct et de ses préventions ridicules dans la recherche historique. En citant un passage de ses archives où figure le terme « Maures<sup>2</sup> » pour désigner des musulmans, l'auteur se croit obligé de justifier la présence de ce *m word* inscrit, semble-t-il, sur la liste noire du lexique offensant, par

une note de 26 lignes, pas moins, avec une pusillanimité digne d'un séminariste terrorisé par sa première traduction de Pétrone. Alors que la chasse aux mots malséants et aux évocations gênantes amène depuis longtemps les éditeurs japonais à maquiller des reproductions de cartes anciennes ou, plus récemment, à vouloir censurer un atlas sur leur propre pays<sup>3</sup>, il est inquiétant, pour ne pas dire plus, qu'un chercheur éprouve presque le besoin de s'excuser de citer ses sources dans son ouvrage, comme si désormais il devenait impossible, voire dangereux, de faire confiance à l'intelligence du lecteur et à sa capacité de faire la distinction entre le vocabulaire des archives et les opinions d'un historien.

---

## NOTES

1. Juan Gil, « Échos du Japon dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle », dans Dejanirah Couto & François Lachaud (éd.), *Empires éloignés. L'Europe et le Japon (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) / Distant empires (16th-19th centuries)*, Paris, EFEO, 2010 (p. 119-152).
  2. L'auteur ne donne que la traduction anglaise « Moors ».
  3. Voir l'édition japonaise de l'ouvrage de Rémi Scoccimaro, *Atlas du Japon. L'ère de la croissance fragile*, Paris, Autrement, 2018.
- 

## AUTEURS

### GUILLAUME CARRÉ

Directeur d'études, EHESS, Centre de recherches sur le Japon, France